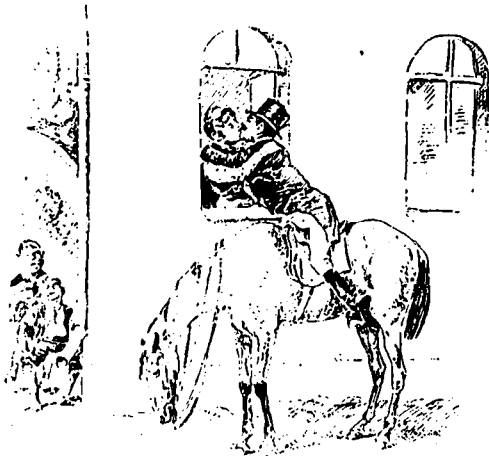
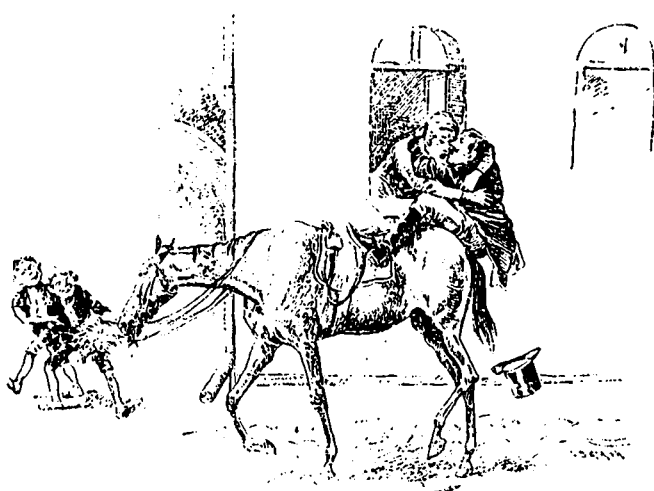


UN NOUVEAU TOUR



I

Ah, les mauvais drôles ! Un pauvre cavalier qui n'avait que cette occasion de voir sa fiancée, s'était arrêté et tâchait d'utiliser son temps le mieux possible quand...



II

...deux polissons lui ont appris un tour qu'il ne connaissait pas encore.

LE PASSÉ

(Pour le SAMEDI)

A "François".

Où sont les rêves d'or, les rêves d'autrefois ;
Où le cœur innocent croyait à toutes choses ;
Où l'amour si novice articulait " je crois " ;
Où l'on ne sentait pas les épines des roses ?

Où sont les rêves d'or où flottait l'idéal,
Où dans le pur azur l'on poursuivait sa route,
Où l'on ne savait pas les tristesses du mal,
Et les âpres douleurs des sanglantes déroutes ?

Où sont les rêves d'or, où le cœur plus léger
Flottait comme un oiseau dans les matins can-
Où notre âme habillée en sa fleur d'oranger, [dides
Était l'épouse vierge aux regards si limpides.

Hélas, ils sont bien loin ces rêves d'autrefois,
Ces beaux rêves d'antan ; accrochés à la route
Se trouvent les débris de l'amour, de la foi,
De tout ce qu'on aimait, sans révolte et sans doute.

Montréal, ce 29 janvier 1898.

Hélas, tout est parti, balayé sans retour.
Hélas, tout est parti, les rêves de jeunesse,
La soif des grands combats, la soif du bel amour,
Hélas, tout est parti dans un jour de détresse.

Maintenant c'est fini, de lutter sans repos,
De résister toujours, sans jamais qu'on succombe ;
Le rêve est bien éteint sans laisser de lambeaux,
Et sans laisser un socle au-dessus de sa tombe.

Comme le vent du soir en son triste sanglot,
Il pleure bien souvent sa plainte monotone ;
A mon pauvre cœur froid, il vient parler trop haut,
Dans les brumes d'hiver et dans les nuits d'au-
[tomne.

Il me redit alors, qu'hélas tout doit finir,
Les cantiques d'extase et les hymnes de plainte,
Que l'amour d'aujourd'hui demain est souvenir
Comme la fleur fanée et les amours éteintes.

B. DE FLANDRE.

POUR PARVENIR

ALBERT, quarante-cinq ans, déjà gris.
DENIS, trente ans et toutes ses dents de petit requin.

ALBERT. — Oui, certainement, tu as du talent, beaucoup de talent.

DENIS. — Plus encore.

ALBERT. — Mais tu as eu aussi une grande chance, une chance phénoménale ?

DENIS. — Non.

ALBERT. — Allons donc ! Tout t'a servi, tout t'a profité. Même tes fautes.

DENIS. — Parce que j'ai su en tirer parti. Je suis le propre artisan de ma gloire. J'ai une situation énorme, en effet, je suis un des cinq premiers romanciers de ce temps-ci.

ALBERT. — Qui sont les quatre autres ?

DENIS. — On ne sait pas au juste... Mais j'ai beau être arrivé au pinacle, car j'y suis, il n'y a pas d'erreur...

ALBERT. — Et tu y restes.

DENIS. — ...Il n'est pas moins vrai qu'au fond je n'ai jamais eu de veine.

ALBERT. — Oh !

DENIS. — Mais, oui. J'ai dû la créer, ma veine, l'appriivoiser.

ALBERT. — Finalement, tu en as eu ?

DENIS. — Grâce à mon travail. Mais je n'en avais pas de naissance. J'ai tourné ma déveine en veine.

ALBERT. — Comment ça ?

DENIS. — Je veux bien te le dire, quoique tu sois mon ami et mon confrère. D'autant plus qu'à cette heure, — sans chercher aucunement à l'être désagréable, — tu n'es plus dangereux, du moins pour moi. Aussi, je ne te cacherai rien ; pour parvenir, vois-tu, il faut deux choses. D'abord : avoir du talent.

ALBERT. — Beaucoup ?

DENIS. — Pas trop.

ALBERT. — Cependant...

DENIS. — Non. Trop, ça encombre. On ne doit point charger le soldat en campagne. Du talent sans doute, un joli petit talent, facile à manier... à emporter. Une fois qu'on a ça...

ALBERT. — C'est le principal ?

DENIS. — C'est rien. Tout est à recommencer et à faire. Ça ne pèse pas lourd, le talent, aujourd'hui. Tout le monde en a. Ce n'est pas avec ce seul don que l'on se hausse. On crève, on devient fou, raté ou ministre,

mais on ne fait pas son chemin si on n'a que du talent comme tartine et rien dessus.

ALBERT. — Que faut-il donc en plus ?

DENIS. — Des moyens.

ALBERT. — Quels sont-ils ?

DENIS. — De toutes sortes : je pourrais les résumer en ces trois mots : *Ne rien négliger*. Comprends-tu bien ça ? *Ne rien négliger*. Rien.

ALBERT. — Explique-toi. Délaye.

DENIS. — Si je suis au pinacle, comme je te le disais tout à l'heure, c'est pour m'être étroitement conformé à ce programme. Ecoute-moi, mon vieil Albert ? Tu lis les journaux le matin ?

ALBERT. — Oui.

DENIS. — Combien ?

ALBERT. — Deux.

DENIS. — Dérisoire. Moi, j'en lis six. Et à mon point

de vue, rien qu'à mon point de vue personnel. Je vois s'il y a un homme célèbre malade, ou mourant. Je lis les absences, les déplacements et villégiatures, les carnets mondains, les échos de théâtres, les mariages et enterrements. J'aborde ici une question d'ordre capital : celle des mariages et enterrements. L'homme qui veut parvenir doit aller à tous les enterrements et à tous les mariages, tous, sans exception ! Ça m'a souvent bien embêté, avant, seigneur ! mais il ne m'est pas arrivé une seule fois de sortir d'une sacristie ou d'une maison mortuaire sans m'en féliciter, sans y avoir trouvé un petit grain de mil. Toutes mes bonnes affaires, de gloire, d'argent, et même d'amour, se sont ébauchées et accrochées là. On y rencontre les gens nécessaires, tous les entremetteurs des deux sexes. Et j'ai même remarqué une chose, tiens... les enterrements, surtout, sont une mine. Il est bien rare qu'on se repente d'une maison mortuaire. A moi, les services funèbres m'ont fait un bien épatant ! C'est pour m'être trouvé à la création du père de la bonne amie de mon rédacteur en chef, que j'ai été décoré cette année. Je te conterai ça un jour, pendant une messe de mariage.

ALBERT. — Et tu vas régulièrement à toutes ces cérémonies-là ?

DENIS. — Je me passerais plutôt de manger.

ALBERT. — Cependant, quand tu as un mariage et un enterrement pour la même heure, comment fais-tu ?

DENIS. — Je crève des fiacres !

SA SURPRISE



L'oncle Fenoute, en se promenant à Montréal, vient de glisser sur la glace et de s'étaler. Quelle n'est pas sa surprise de se voir l'objet de l'attention d'une foule de polissons s'écriant en chœur : — Eh, l'homme ! Allez-vous bientôt vous lever de là ! Vous ne pouvez pas aller vous asseoir autre part et laisser passer les gens ?